

## DIDIER WAMPAS EST LE ROI

Jeudi 26 septembre, 22h43, Zénith de Meaux, concert des Wampas. Une foule de déglinguos disparates et de zozos divers quitte la salle après la représentation furibarde des célèbres punks sans chiens. Dans le lot, un couple aux anges se fraie un passage : il s'agit de Ghislain Palardoux et de Marmelade, sa fiancée.

— J'ai une surprise pour toi, Marmelade : j'ai des pass V.I.P. pour aller en coulisses.

— Comment t'as fait ?

— Tu connais Claude, l'ancienne catcheuse transsexuelle qui bosse au commissariat ? Elle est la nièce par alliance du gérant du Zénith alors comme elle me devait un service depuis que je l'ai aidée à enlever son tatouage de Chuck Norris en frottant son dos avec de la sciure, elle m'a eu deux pass.

— Trop bien, Ghislain !

Dans les coulisses, les membres du groupe décompressent quand Ghislain et Marmelade font irruption. Boa vert autour du cou, chemise léopard et chapeau à paillettes élimé, le leader Didier Wampas, en sueur après s'être jeté six fois dans la foule en moins d'une heure, les regarde avec circonspection :

— Salut, monsieur Didier, on adore ce que vous faites.

— C'est cool. Et qu'est-ce que vous pensez des dernières chansons ?

— Ma préférée c'est « Chirac en prison » dit Ghislain, enthousiaste.

— Vous pourriez me faire un autographe ? demande timidement Marmelade.

— Oui bien sûr, vous avez un C.D. ou vous voulez une photo ?

— J'ai amené une culotte : si vous pouviez la signer ça serait très gentil, j'espère que ça résistera au lavage.

— Marmelade ! T'exagères, bégaye Ghislain, gêné.

Tandis que sa fiancée sort une culotte Petit Bateau de son sac à main, Ghislain prend son courage à deux mains et annonce à Didier Wampas, comme s'il s'agissait de son père :

— On va se marier.

— Ah. Félicitations alors.

— Oui, merci, c'est gentil, et au fait est-ce que vous accepteriez de venir chanter deux ou trois chansons à notre mariage, ou même juste une, ça nous ferait tellement plaisir, je me doute que vous êtes très occupé mais vous pourriez juste passer vite fait, après la pièce-montée peut-être ?

— Euh, j’sais pas, à vrai dire, on n’a pas l’habitude de faire ce genre de concert privé, bon, une fois on a bien fait un medley pour un comité d’entreprise de chez Panzani, mais on a quand même eu des spaghettis à l’œil pendant un an...

— Vous savez, y a pas de honte à chanter dans un mariage, y a plein de stars qui le font, j’l’ai lu dans Voici, même Céline Dion, Mariah Carey et George Moustaki quand il est bourré, puis on vous paiera, en spaghettis ou en coquillettes, comme vous voulez, insiste Marmelade.

— C’est pas la question.

Prêt à tout pour que la cérémonie soit réussie, Ghislain se met à genoux :

— Pitié, monsieur Didier, c’est ça ou alors mon beau-père et son cousin vont encore nous chanter du Tino Rossi a capella. (Silence.) Peut-être qu’on peut s’arranger si vous avez des pv, je suis inspecteur de police au commissariat de Meaux, dit Ghislain en sortant pompeusement sa carte.

A cet instant, Didier Wampas change d’attitude :

— Asseyez-vous, je vous en prie, Marmelade et vous c’est quoi votre prénom ?

— Ghislain, Ghislain Palardoux.

— Bon, je vais jouer franc jeu avec vous : je suis harcelé, j’ai reçu des menaces, j’ai peur pour ma vie et celle de mes proches. Surtout pour la mienne en fait. Bref, si vous m’aidez, je viens chanter gratos à votre mariage.

— D’accord, ça marche, racontez-moi tout, jubile Ghislain en sortant son calepin.

Vendredi 27 septembre, 9h34, commissariat de Meaux. Ghislain arrive au commissariat, un sac plastique à la main, quand il est pris à partie par Putois :

— Alors Palardoux, ta maman t’as préparé ton repas de midi ? Ah non, désolé, j’avais oublié que ta vieille est internée. Fais gaffe, c’est génétique ces trucs-là.

— Bonjour, Sylvain, je vais très bien merci, c’est gentil de t’inquiéter pour moi, mais c’est plutôt toi qui devrais faire attention.

— Qu’est ce que tu veux dire ? Vas-y, parle.

— Je veux dire que je suis au courant de pas mal de trucs sur toi, des histoires un peu louches qui te sont arrivées, puis il paraît que ta mutation à Meaux n’est pas que la conséquence de ton amour immodéré du Brie...

— T’insinues quoi, gamin ?!

J.R. arrive juste à temps pour séparer les deux hommes qui commençaient à s'avancer l'un vers l'autre d'un air belliqueux.

— Oh, oh, les mecs, calme, on est gardiens de la paix avant tout, on doit montrer l'exemple, on n'est pas là pour se battre, au moins tant qu'on est à jeun.

— Où est Garrec ? J'ai à lui parler, demande Palardoux.

— En interrogatoire avec un dénommé Steeve Chaussette. Putain ça c'est un nom de nazebroque ou j'y connais rien.

— Une affaire importante ?

— Je veux mon neveu : une sordide histoire d'infirmier organisant des corridas avec des handicapés moteur dans le sous-sol de l'hosto. On l'a choppé au quatrième mort : ce con avait dit au toubib que les traces de piques sur les corps c'était des piqûres de gros moustiques. Et on a retrouvé sa muleta, découpée dans une vieille robe rouge de sa mère. Y'a tellement de preuves contre lui que ça gâche le plaisir.

Garrec déboule dans le hall, les yeux cernés, la démarche mal assurée et la main droite bandée :

— Un café, pitié, Mahmoud, un café, j'en peux plus de ce dégénéré : depuis cinq heures du mat' je le cuisine, il a enfin craché le morceau. Putois, emmenez-le en cellule et méfiez-vous, il mord, le salopard, heureusement que j'suis à jour de mes vaccins. Ah, salut, Ghislain, alors c'était comment ce concert des Tapas ? Marmelade était contente ?

— Oui, chef, c'était super, justement c'est à propos de Monsieur Wampas, il a reçu des menaces et il veut que j'enquête personnellement sur l'affaire.

— Il a qu'à venir ici porter plainte et on verra après, dit Garrec froidement.

— Il va passer dans la matinée, mais j'ai déjà les pièces à conviction, chef.

— Qu'est-ce que c'est qu'ça ? dit Garrec en ouvrant le sac en plastique que lui tend son collègue.

— Un mini cercueil en papier mâché, un squelette en pâte à sel et un corbeau mort éviscéré.

— En général quand ils sont éviscérés, c'est qu'ils sont morts, raille Putois.

— Notre homme est un adepte des loisirs créatifs on dirait...

— Didier vous expliquera tout mais je dois vous dire qu'y a une liste de villes et de dates correspondant à leur concert : je crains que ça cache un truc, il faudrait faire des vérifications dans le fichier des affaires non résolues.

— Vous vous croyez dans « Cold Case » ou quoi ? J’ressemble à cette sainte nitouche de Lily Rush peut-être ?

9h56, Garrec a fait une recherche dans l’ordinateur et annonce le verdict à Ghislain :

— Merde, Palardoux, vous aviez raison : il y a eu un meurtre dans chacune des six villes figurant sur la liste, et à chaque fois ça s’est passé dans les alentours de la salle où les Wampas donnaient un concert le jour-même. Le premier de la liste c’était le 22/08 : Marie-Amélie Krazuky, 29 ans, petite-fille du célèbre syndicaliste à casquette des années 80, élue au conseil municipal de Neuilly, on l’a retrouvée derrière la salle de spectacle Georges Marchais, étouffée avec du Yop vanille et des cacahuètes grillées.

— Et on a conclu quoi ?

— On a opté pour la piste du crime politique, faute de mieux. Aucun témoin, aucun indice, aucun suspect. Deuxième victime : le 26/08, Jeannine Piedplat, 57 ans, bouchère en pré-retraite du côté de Sète, en vacance chez son ex-belle-sœur, elle s’est étranglée en avalant une fausse mouche dans un magasin de farces et attrapes. Le rapport du médecin légiste indique « crise cardiaque ».

— C’est drôle, ça me rappelle quelque chose.

— Quoi ?

— J’sais pas, ce truc d’avalier une mouche, mais oui, ça me revient ! J’ai avalé une mouche en roulant sur mon vélo, j’ai avalé une mouche, je dois être un peu idiot.

— C’est quoi ces conneries ?

— Une chanson des Wampas, dans l’avant-avant-dernier album « Kiss ».

— Tu m’en diras tant ! La victime suivante s’appelait Alain-Maurice Risoli, je sais ce que vous allez dire Palardoux, oui en effet, il était de la famille de Philippe. Il s’agit du demi-frère bègue franco-finlandais de l’ex-star télé connue pour son fameux lancer de micro.

— Quand j’allais chez mémé Chouchen, on regardait tout le temps le « Juste prix », paix à son âme.

— Votre grand-mère est morte, Ghislain ? Pourquoi vous m’avez rien dit ? dit Chantal, soudain émue, posant la main sur l’épaule de son coéquipier,.

— Ma grand-mère va très bien, je disais « paix à son âme » pour le Juste prix.

— Vous m’avez fait peur. Bon, je continue : ce type avait 48 ans, il était représentant en lingerie très grande taille et accessoirement sosie quasi-officiel de Didier Wampas, le seul connu à ce jour.

— Et il a été tué comment celui-là ?

— On s'est acharné sur lui à coup de vélo et on a abandonné son cadavre dans un parking de Gennevilliers, à deux cents mètres du concert des Wampas le 29/08.

— De quelle couleur le vélo, chef ?

— Mauve, selon le rapport.

— Vous êtes sûre qu'il était pas plutôt violet ?

— Violet, mauve, j'en sais rien moi, y a écrit mauve dans le rapport. Pourquoi, ça change quelque chose ?

— Et comment ! Ca change tout : le « Vélo violet » est une chanson des Wampas de 2003. Le coupable est forcément un fan du groupe et il va s'attaquer à Didier, vous savez comme ce type qui a tué Lennon. On doit faire vite et empêcher le meurtrier d'agir, Didier Wampas sera bel et bien vivant pour venir chanter à mon mariage, foi de Palardoux.

— Vous voulez quand même que je vous parle des autres meurtres ou c'est pas la peine ?

— Si, si, chef, allez-y.

— Le 02/09, à Pontault-Combault, Johnny Fistule, 16 ans, apprenti charcutier, éventré à l'aide de son propre couteau alors qu'il s'entraînait pour le concours de meilleur ouvrier de France dans le garage familial, ligoté à l'aide de chapelets de saucisses. Ensuite, le 12/09 une femme de 43 ans a été retrouvée morte dans les chiottes d'un Mac Do à Gonfreville-Lorchet, une croix gammée dessinée sur le ventre. L'affaire a été étouffée, pour éviter toute dérive de la presse et des hommes politiques, on a hésité à retenir le mobile d'antisémitisme, la victime étant une Chintok adoptée par des Basques.

— L'apprenti charcutier, ça me dit quelque chose, mais j'avoue que sur la croix gammée, je sèche : je vais me replonger dans les albums des Wampas, la solution se trouve peut-être dans les paroles des chansons.

— Ah et j'oubliais, avant-hier, on a retrouvé Bernard Poulailier, retraité poignardé devant une synagogue. On a d'abord opté pour la piste antisémite, mais il s'est révélé, après enquête, que Poulailier n'était pas juif : il passait juste devant la synagogue parce que c'était le plus court chemin pour aller au PMU.

— Il faisait quoi ce Bernard Poulailier avant d'être à la retraite ?

— CRS, pourquoi ?

— Il y a des CRS devant la synagogue, il y a des CRS...

— Qu'est-ce qui vous prend, Ghislain ? Vous sniffez de la colle ?

— Non, c'est encore une chanson des Wampas. On tient le bon bout, chef, j'appelle tout de suite Marmelade pour qu'elle me ramène tous leurs albums.

— Eh ben, on va s'amuser.

— C'est pas votre genre de musique chef ?

— Détrompez-vous Ghislain : figurez-vous que j'étais au premier rang pour les voir à la fête de l'Huma en 83.

— C'est pas vrai ?

— A vous, j'peux le dire : j'étais punk à l'époque, en dehors du boulot, bien sûr, quand j'étais à l'école de police, j'ai même eu un groupe avec J.R.

— J'ai du mal à vous imaginer en chanteuse punk, et puis avec J.R., alors là, ça m'en bouche un coin.

— Vous savez, à l'époque J.R. c'était un subtil mélange d'Aldo Macione et de Jon Bon Jovi.

— Chef, j'veux pas être méchant mais j'vois pas bien comment un mélange aussi subtil soit-il entre Aldo Macione et Bon Jovi pourrait faire quelque chose de bien.

— Vous manquez d'imagination Palardoux.

Géraldine fait une entrée en trombe dans le bureau de sa mère :

— Ghislain, vous n'étiez pas au concert des Wampas, hier ?

— Si, pourquoi ? Vous vouliez que j'vous ramène un tee-shirt ? J'ai hésité à vous en prendre un mais j'étais pas sûr pour la taille.

— On parlera de mes mensurations plus tard, si ça vous gêne pas. On vient de découvrir le cadavre d'un adolescent dans les coulisses de la salle de concert, j'ai mis Putois et Bidoux sur l'affaire mais on va avoir besoin de votre déposition en tant que témoin.

— Donnez-moi l'affaire, s'il vous plaît : hier, monsieur Wampas m'a dit qu'il était menacé et m'a confié des pièces à convictions, ce meurtre est le septième d'une longue liste et il sera la huitième victime si on ne fait rien.

— Bon, d'accord, Garrec et vous êtes officiellement sur l'affaire, j'vais mettre Bidoux et Putois sur les disparus du supermarché. Dépêchez-vous, y a le principal témoin qui vous attend sur place, c'est la femme de ménage qui a trouvé le corps ce matin.

10h38, dans les coulisses du Zénith de Meaux. A peine arrivés sur place, Garrec et Palardoux écoutent attentivement les premières conclusions d'Hervé Bidoux après que celui-ci ait pris une gorgée à sa thermos de pastis :

— La victime s'appelle Jean-Michel Tordut, il était venu seul en train depuis Pontoise pour le concert. Impossible de savoir pourquoi il est chaussé de ces ridicules bottes rouges : j'ai appelé ses parents, ils disent qu'elles sont pas à lui mais il est possible qu'il ait mené une double vie.

— C'est quoi ce walkman qu'il a sur les oreilles, je croyais que les jeunes ne juraient plus que par le MP3 ? demande Garrec, étonnée.

— Pas à lui non plus, en fait, il semble que ce soit l'arme du crime.

— Comment c'est possible ?

— On lui a explosé les tympans en lui faisant écouter le best of de Toto et il en est mort.

— Triste fin, commente Palardoux, pensif.

— Et la femme de ménage, elle est où ? s'inquiète Garrec auprès de Sylvain Putois, occupé à finir les restes de la corbeille de fruits laissée la veille par les Wampas.

— Elle nettoie les chiottes, elle voulait pas perdre de temps à vous attendre.

— Vous croyez qu'elle est pas trop sous le choc, qu'on peut l'interroger tout de suite ?

— Elle a l'air d'en avoir strictement rien à foutre, si vous voulez mon avis, dit Putois en croquant dans une pomme verte.

— Par contre, bon courage pour l'interrogatoire, je sais pas d'où elle sort mais elle parle pas français en tout cas, les prévient Bidoux devant un Putois ricaneur.

— Ca te fait marrer ? dit sèchement Garrec en l'attrapant par le col de sa chemise.

— Vous comprendrez quand vous la verrez, dit Sylvain en se dégageant. Allez, on y va, Hervé, on a les disparus du supermarché à retrouver. Huit clients envolés en trois semaines, ils ont pas pu les cacher sous les yaourts et la mortadelle vinaigrée.

— Les gars, au fait, c'est quel supermarché ? demande Palardoux, inquiet.

— Celui de ce gros con de Michel-Henri Leblair.

— Ouf, c'est bon, Marmelade va toujours qu'à Champoux.

Une fois que les deux agents sont partis, Garrec dit à son comparse :

— Quel petit connard ce Putois, j'suis sûre qu'il cherche à nous mettre des bâtons dans les roues, va falloir faire gaffe, Ghislain. Bon, vous croyez qu'elle est dans les toilettes hommes ou femmes ?

— Hommes, j'vous parie dix sacs. C'est toujours les chiottes des mecs les plus dégueues, c'est une règle universelle.

— Vous avez raison, de toute façon j'ai juré que je ne parierai plus avec vous depuis que vous m'avez raflé cinq cents euros aux Jeux Paralympiques.

— On n'a pas idée aussi de parier sur Jean-Paul Biniou, c'était le seul nageur qui avait pas de bras, il a coulé à pic comme un âne mort au fond d'un lac !

— Si j'avais pas bu les cinq punchs concoctés par Claude, j'aurais jamais parié.

Ils ouvrent la porte des toilettes pour hommes et découvrent une femme corpulente d'une quarantaine d'années, vêtue d'un improbable ciré jaune et de bottes en caoutchouc, qui lave à grandes eaux les urinoirs sans même tourner la tête.

— Bonjour, madame. Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On a des questions à vous poser à propos du macchabée aux écouteurs.

— Moi, pas savoir, moi pas français.

— Vous parlez quelle langue ?

— Aucune, moi pas de langue, pas de pays, moi juste France ménage.

— Vous l'avez trouvé comment le gosse ?

— Moi venir ménage, lui mort pas bougé, c'est tout, chez moi, morts tous les jours, moi habituée, plus important nettoyer wc sales, moins sales que concert Trust mais sales quand même.

— Il faudrait que vous veniez au commissariat faire une déposition.

— Non, non, moi jamais commissariat, moi rester là.

— Ecoutez, il faut venir avec nous, on vous fera pas de mal.

— Moi jamais retourner dans mon pays, plutôt mort pas bougé, dit la femme de ménage avant de prendre la fuite, entravée dans sa course par son sceau à moitié plein.

10h57, en voiture, sur le chemin entre la salle de spectacle et le commissariat :

— Ca c'est la meilleure : elle s'est tirée, on n'aura pas sa déposition et même si on la retrouve on sait pas dans quelle langue lui parler. Il va bien se foutre de nous, le Putois.

— Moi je parierai pour le Portugal.

— Arrêtez avec vos paris, Ghislain. Puis vous savez que toutes les femmes de ménages sont pas portugaises, et inversement ?

— C'est pas ça, chef, c'est les cirés jaunes : quand je suis allé en colo au sud de Lisbonne en 94, ils avaient tous des cirés jaunes.

— C'était la mousson ?

— Quoi ?

— Non, rien laissez tomber. En plus elle a parlé de morts : ça fait un moment que j'ai pas vu les infos, mais y a pas de guerre au Portugal que je sache.

— Non, c'est vrai, reconnaît Ghislain, penaud.

— Pour moi, elle vient de Yougoslavie ou de Bosnie, un truc comme ça, elle ressemble à une gitane dans un film de Kusturica.

— Je me demandais, chef, pour vous ça serait quoi la pire façon de mourir ?

— En regardant un film de Kusturica. Non, je réfléchis et je vous dis ça d'ici ce soir.

11h11. De retour au commissariat, Géraldine a du nouveau sur l'enquête :

— Y a eu un appel : une certaine Denise qui a dit, je cite (elle prend un post-it et lit :) Didier sera le prochain, c'est pas ce que je voulais mais il me laisse pas le choix.

— Et vous avez pu localiser l'appel ?

— Vous croyez qu'on est le FBI, Ghislain ? se moque Chantal.

— Dès que Wampas arrive, le lieutenant Garrec l'interroge sur cette Denise, dit Géraldine. Vous, faites autre chose pendant ce temps, il vous a parlé hier, il vaut mieux qu'il est affaire à quelqu'un de neutre.

— J'vais chercher des indices dans les chansons.

— Oui, vous n'avez qu'à faire ça. Mais écoutez la musique avec un casque sinon la secrétaire va chanter à tue-tête comme une perdrix hystérique.

11h32, Didier vient en personne pour porter plainte — sans boa, léopard ni paillette ; il se retrouve dans le bureau de Garrec pendant que Ghislain écoute « Twist à Chicoutimi » assis sur la lunette des toilettes, pour déranger personne.

— Wampas, va falloir vous mettre à table, attaque Chantal d'entrée.

— Attendez, pourquoi vous me parlez comme ça ? Je suis la victime dans cette affaire et on dirait que vous me suspectez de je sais pas quoi. En plus je viens juste de me réveiller alors soyez sympa.

— J'ai une foutue tronche à être sympa ? J'suis pas vot' pote, Wampas ! Finie la gaudriole : y a un gosse qu'a été assassiné, on rigole plus, là.

— Un gosse assassiné ? Qui ? Quand ? Comment ?

— Jean-Michel Tordut, dans la nuit après votre concert, dans les coulisses, avec un best of de Toto. Quant au coupable, on hésite encore entre le colonel Moutarde et Mademoiselle Rose.

— C'est quoi ce délire ? Vous êtes soûle ou quoi ?

— Attention, Wampas, t'as intérêt à te tenir à carreaux, outrage à agent ça va chercher loin, et quand on est connu ça peut vite faire la une de la presse à scandales. On est habitué aux mecs du show-biz qui se croient tout permis : demande à tes amis du groupe Troyens comment ça s'est passé la dernière fois qu'on les a ramassés pour conduite en état d'ivresse et abus de substance illicite ! A mon avis, ils ont dû annuler leurs concerts pendant un bon bout de temps, ils avaient déjà du mal à tenir debout alors pour galoper sur scène et sauter partout comme des kangourous épileptiques devant des gamins défoncés comme eux...

— A vrai dire, on n'est pas potes avec Troyens, on trouve que c'est des ringards à dreadlocks aussi naïfs que des premières communiantes du temps de ma grand-mère, et surtout ils font des chansons de merde, des gamins de quatrième techno ferait mieux, en plus le chanteur chante encore plus faux que moi. Sauf que lui, il fait pas exprès.

— Plutôt que de faire l'andouillette vous auriez mieux fait de vous trouver un vrai boulot, je sais pas, comme bosser à la RATP.

— Je bosse à la RATP.

— Ben vous devriez pas, c'est un boulot de chiottes ! Vous êtes vraiment une tache, Wampas ! Allez, on n'a pas de temps à perdre : dites-moi tout ou vous ferez votre prochain concert à l'ombre.

— Je suis menacé depuis deux mois : coups de téléphone, lettres, et les trucs que j'ai confiés à Ghislain.

— Les horreurs en pâtes à sel ?

— Ouais, c'est vrai que c'est moche, mais c'est plutôt flippant quand on les reçoit.

— Et les lettres, vous en avez fait quoi ?

— J'les ai jetées.

— Mais vous êtes con ou quoi ? C'était des pièces à conviction.

— Je pouvais pas savoir, j'ai pas pris ça au sérieux, je pensais qu'elle se calmerait si je lui répondais pas.

— C'est une femme ?

— Oui, une certaine Denise.

— Et elle disait quoi, ces lettres ?

— Les premières c'était des banales lettres de fan, à la quatrième elle disait qu'elle était folle de moi, que j'allais arrêter la musique et qu'elle quitterait son mari et ses trois gosses pour venir me rejoindre, à la sixième elle a commencé à dire qu'elle aurait ma peau.

— Et vous en avez reçu combien au juste ?

— Trente-deux.

— Vous les avez toutes détruites ?

— Oui, sauf la dernière, celle avec la liste de dates de concerts que j'ai donnée à Ghislain. Je venais de la recevoir le matin même.

— Vous n'avez jamais eu l'idée d'appeler la police ?

— C'est à dire que j'ai pas que des bons souvenirs avec les flics, si vous voyez ce que je veux dire.

— On va quand même vous mettre sous protection, j'ai pas envie que y'en ait un huitième qui se fasse dessouder. Faut qu'on interroge les autres membres du groupe, votre producteur et tout le staff technique.

— Ok, j'vais les appeler pour qu'ils viennent tous de suite. Par contre notre producteur est obligé de passer aujourd'hui ?

— Pourquoi ? Il est retenu à l'étranger ? Ou en otage ? Ou en otage à l'étranger ?

— Non, il est à Passy mais il sort plus de chez lui depuis deux mois. Son visage a doublé de volume à cause d'un lifting qui a mal tourné.

— Ecoute-moi bien, Wampas : on n'a pas que ça à foutre d'attendre que tes potes dégonflent, qu'il se pointe avant ce soir ou je le traîne jusqu'ici par la peau du derche.

13h23, toujours dans son bureau, Garrec finit son café pendant que Ghislain sort d'un tupperware rose un amas de pains de mie et de produits verdâtres.

— Alors Ghislain, il est bon votre sandwich végétarien ? Franchement, ça vaut pas un bon vieux jambon-beurre-cornichon-salade-gruyère ?

— C'est Marmelade qui m'oblige : elle dit que manger végétarien au moins une fois par semaine c'est bon pour la santé.

— Pitié, me dites pas qu'au mariage vous allez nous refiler ces saloperies de trucs au soja ou de la macrobiotique ? Sinon j'vous préviens, pas question que je me pointe !

— Vous inquiétez pas, c'est les parents de Marmelade qui s'en chargent et ils ont choisi un traiteur hyper traditionnel : y aura du foie gras, du caviar, des fruits de mer, du

magret de canard, des pommes de terre à la périgourdine, du fromage, de la salade, une omelette norvégienne et bien sûr, clou du spectacle, la pièce-montée.

— Quelle mémoire ! Vous connaissez le menu par cœur ?

— C'est que ça fait deux semaines qu'elle me prend la tête avec le menu et les vieilles cousines à inviter, alors à force...

— Revenons à nos moutons, Ghislain. C'est le flou total dans l'enquête, musicos et staff technique, walou, personne ne sait rien, Wampas leur avait même pas parlé des lettres pour pas les inquiéter. Reste à voir leur prod', espérons que ça sera plus concluant.

— Attendez chef, je vais mettre leur dernier album comme ça on sera dans l'ambiance, dit Ghislain en mettant un cd sur la platine de la vieille chaîne hi-fi de sa supérieure. La solution est dans les paroles. C'est forcément un fan de Manu Chao, c'est leur plus gros tube.

— A mon avis, les fans de Manu Chao sont des pacifistes végétaliens altermondialistes qui élèvent des hamsters et refusent de se raser, pas vraiment le portrait robot de notre serial killer.

— Et Denise ? Vous croyez qu'une fan des Wampas aurait tué tous ces gens ?

— Je sais pas Ghislain, tout ce que j'ai appris dans ma carrière de flic, ces vingt-quatre dernières piges c'est qu'il faut toujours se méfier des apparences.

— C'est pas la devise de Columbo ?

— C'est trop évident cette histoire, les lettres, le coup de téléphone, c'est peut-être une fausse piste pour nous égarer. Au fait, j'ai réfléchi à votre question : la pire façon de mourir ça serait une intoxication alimentaire après avoir bouffé chez l'Italien alors que je suis officiellement au régime. Et vous ?

— J'ai bien réfléchi mais je vois pas pire que le best of de Toto. A part peut-être le best of de Scorpion.

17h08. Durant toute l'après-midi, les chansons des Wampas ont tourné à fond les ballons dans le commissariat. Palardoux prend des notes, la secrétaire Marie Poincaré chante à tue-tête comme une perdrix hystérique et Mahmoud fait la gueule parce qu'il préfère Booba.

— Et est-ce que demain je pourrais amener mes cd de « Planète rap » ?

— Bien sûr, si la clé d'une enquête atroce est dans une chanson d'un de ces ringards à casquette et breloques à dix plaques qui chantent avec des chamallows plein la bouche, répond Garrec en s'allumant une clope.

— Ca veut dire non ? demande Mahmoud après un long silence.

18h45, arrivée dans le commissariat d'Ernesto Cigarillo, producteur des Wampas, lunettes noires sur une tête semblable à un potiron, costard blanc cassé, chemise en soie achetée moitié prix et mocassins chourés à un vide-greniers. A peine entré, il jète ses clés au visage de Jean-Gilbert :

— Tiens petit, va me la garer à l'ombre et t'auras un pourboire ! dit-il en désignant sa décapotable rouge vif à crédit empruntée à son frère dentiste à Tourcoing.

Le standardiste lâche ses Barbies et s'exécute en trotinant. Après un aiguillage approprié, Cigarillo atterrit dans le bureau de Garrec ; Palardoux est quelque part, mais pas là.

— Bonjour monsieur Cigarillo, je vous remercie d'avoir daigné vous déplacer malgré votre.... état, qui à l'air, comment, un peu préoccupant.

— Vous inquiétez pas pour moi, j'ai déjà porté plainte contre ce fils de pute qui m'a défiguré. Même s'il s'est tiré en Argentine avec la fille de Demis Roussos, il va cracher au bassinnet, c'est moi qui vous le dit : moi et maître Collard on va le dépouiller, ce trouduc.

— Est-ce que vous connaissez des ennemis aux Wampas ? Ou des gens qui voudraient vous attaquer à travers eux ? Vous êtes leur producteur, vous avez des intérêts communs.

— Ecoutez, sans vous offenser, on voit tout de suite que vous connaissez rien au showbiz : les intérêts des artistes et ceux des producteurs sont à l'opposé les uns des autres.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre.

— Les artistes pensent qu'à leur indépendance, leur liberté artistique, que des conneries dans ce goût-là, heureusement que y'a bibi derrière, un œil sur les chiffres de ventes et un autre sur le thermomètre, parce que quand y fait trop chaud, j'ai ma moumoute qui se décolle, sinon il serait tous au RMI, croyez-moi.

— D'accord, mais je...

— Tenez, prenons un exemple, je sais pas moi : le chanteur d'un groupe connu meurt, illico ça relance les ventes, surtout si c'est une histoire glauque genre suicide à la pétoire, ou mieux une histoire mystérieuse avec des ovnis et tout le baratin, ça fait du buzz, de la pub gratis, là c'est le disque d'or assuré, croyez-moi, surtout si on a de bons réseaux dans les médias pour faire monter la sauce, sans compter qu'on en profite pour faire un best of et un live, vous pigez l'ironie de sortir un live d'un type qui est mort, un double dvd collector même, et si on se démerde bien on peut espérer la reprise d'un single par ces cons de la Star'Ac avec des photos du mort derrière sur un écran géant. Vous avez vu le blé qu'ils se sont faits quand leur mucomachin a cassé sa pipe, là, le petit Grégory ?

— Votre plan marketing est au point on dirait. Vous avez déjà dû affronter le décès d'un des artistes que vous produisez ?

— Non, pas encore, ils sont trop jeunes et en parfaite santé, mais on sait jamais, un bon cancer foudroyant ça peut mettre du beurre dans les épinards. Faut être prêt à parer à toute éventualité, et moi je suis prêt, j'ai suivi un stage à L.A, « comment faire fructifier l'œuvre d'un artiste mort », y avait Yoko Ono, Courtney Love, la mère de Jeff Buckley, et même le frère de Richard Gotainer, j'ai pas compris ce qu'il foutait là puisque Richard Gotainer est vivant il me semble, à moins que je le confonde avec un autre...

— Il voulait sûrement parer à toute éventualité.

— Bon, vous avez d'autres questions à me poser ou je peux rentrer chez moi, j'vais rater les infos régionales.

— Vous pouvez disposer, on vous contactera si on a besoin de précisions, de votre côté n'hésitez pas à nous appeler si quelque chose vous paraît important pour l'enquête, ou si vous en savez plus pour Richard Gotainer.

Samedi 28 septembre, 7h55, commissariat de Meaux. Mahmoud enlève le casque de son MP3 en voyant Garrec arriver dans le hall :

— Lieutenant, y a du neuf dans l'enquête sur les Wampas, m'sieur Didier a laissé un message : il a dit (il déchiffre son écriture illisible sur un post-it), euh, je cite (sourire de contentement de Mahmoud en prononçant ces deux mots), j'ai eu des problèmes avec un collègue de la RATP qui s'appelle Gilles Froidure, il bosse dans le RER, il avait menacé de me tuer il y a un an, vous devriez peut-être l'interroger.

— Merci Mahmoud, mais qu'est-ce que vous foutez là, vous dormez ici maintenant ?

— Madame Géraldine a dit que je pouvais occuper le logement de fonction vide pour quelques jours, le temps qu'on me rétablisse l'eau et l'électricité.

— Elle a jamais voulu y habiter, elle dit que ça sent le moisi et la pisse de chat.

— Au moins je peux jouer à la PSP, c'est le plus important.

— Si vous le dites. Bon, j'vais trouver ce Froidure. Normalement Ghislain a pris son week-end pour préparer ses noces, vous êtes invité d'ailleurs, mais je suis sûre qu'il va passer pour voir où en est l'enquête alors dites-lui de m'attendre dans mon bureau.

— Y'aurais quoi à bouffer au mariage ? Des trucs hallal ?

— Je sais pas, amenez un couscous au cas où. Puis dites à votre père de venir, ça me fera plaisir de le voir.

Avec anorak et écharpe, Ghislain rentre dans le commissariat :

— C'est quoi cette tenue, vous partez chasser le phoque en Laponie ?

— Non, chef, c'est Marmelade qui veut pas que je prenne froid. Je suis venu voir si ça progressait l'enquête sur Monsieur Didier.

— Et pas qu'un peu : un suspect nous attend bien au chaud dans le RER. Et enlevez votre anorak avant qu'on y aille, on va croire que vous cachez des ceintures d'explosifs.

8h58, ligne B du RER. Après s'être renseignés auprès de la RATP et de ses collègues croisés en chemin, Garrec et Palardoux retrouvent Gilles Froidure, contrôleur chauve en uniforme en train de lire l'*Equipe* sur un banc bousillé de la station Mouss Diouf contre lequel est appuyé un clodo endormi.

— C'est vous, Gilles Froidure ? lance Garrec en sortant sa plaque.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On a des questions à vous poser.

— Faites vite, là c'est ma pause.

— A neuf heures du mat' ? Bon, allons à l'essentiel : qu'est-ce que vous avez contre Didier Wampas, Froidure ?

— C'que j'ai contre lui ? Il a chié dans ma casquette de contrôleur à trois reprises, voilà ce que j'ai ! Chapeau, monsieur, chapeau ! Vous voyez le genre d'humour, tout dans la finesse ! Le Woody Allen de la RATP ! Et ça vend des disques soi-disant ! Un imposteur, voilà ce que c'est, une infâme ordure doublée d'un fieffé dégueulasse !

— Pourquoi il a fait ça ?

— Rapport à mes études, tiens ! Je suis diplômé de la faculté d'études scatologiques de Strasbourg, avec mention bien en plus ! Il a trouvé l'intitulé de ma thèse sur Internet y'a deux ans et depuis c'est allusion sur allusion, blague à la con sur blague à la con !

— Et c'était quoi le titre ?

— Conséquences de l'effet de serre en milieu rural sur l'impériosité défécatoire et la compétence sphinctérienne. Sous-titré : de l'approche socio-écologique du potentiel excrémenteux.

— Avouez que vous l'avez un peu cherché quand même. Mais c'est pas pour ça qu'on vient vous voir. Il a reçu des menaces de mort et on pense que ça vient de vous.

— Moi ? Impossible ! C'est vrai qu'une fois je me suis emporté en disant que je souhaitais le voir mourir étouffé dans la fosse sceptique d'un zoo, mais c'était sous le coup de la colère, mes mots ont dépassé ma parole.

— On lui a aussi envoyé des figurines en pâte à sel. Enfin j'espère que c'est de la pâte à sel. Avouez si c'est vous, de toute façon on trouvera vos empreintes ! Me la faites pas, Engelure, je sens bien que vous êtes pas net ! Il s'est moqué de votre thèse alors vous vous servez de ses chansons pour lui chier dans les bottes !

— Ses chansons ? Quelles chansons ? J'ai jamais écouté un seul album de ce pourri !

— Vous conduisez bien une Fiat Panda rose, celle dans laquelle vous avez été verbalisé pour excès de vitesse en juin dernier ? demande Ghislain.

— Oui, c'est celle de ma femme, enfin, de mon ex-femme, elle me l'a filée au moment du divorce après l'avoir repeinte pour m'emmerder. Mais je vois pas le rapport avec ce gros con de Wampas, de toute façon j'y suis pour rien dans cette histoire !

— J crois qu'il dit vrai, chef, en passant devant la Panda tout à l'heure j'ai vu un cd de Michel Sardouille sur la banquette arrière. Le rock, c'est pas son truc à mon avis.

— Mouais. Si on l'innocente avec ça, ce sera bien la première fois que Sardouille aura servi à quelque chose. Qu'est-ce qui y'a, Ghislain, vous avez besoin de vous soulager ? dit-elle à Palardoux qui n'a de cesse de lui tapoter puérilement l'épaule.

— Non, chef, c'est pas ça. Est-ce que c'est normal que ce clochard qui fait semblant de dormir nous enregistre avec un magnétophone ?

— Quoi ?! Relève-toi, journaliste à la manque

— Me faites pas de mal, j'ai ma carte de presse, se défend le type en se redressant. Eh, mais c'est mes deux flics préférés, Garrec et Palardoux ! (Le petit homme rondouillard enlève sa fausse barbe, sa perruque rasta et laisse tomber ses loques sous lesquelles on aperçoit une très moche veste olive :) Ca y est, vous me remettez ? Amédée Paimpol, du « Billet Doubs »<sup>1</sup> !

— Oh non, pas vous, Paimpol, soupire Garrec.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Amédée ? demande Ghislain comme s'il revoyait un vieil ami.

— Une longue histoire. Tout a commencé en janvier, après l'affaire des petits chanteurs que vous avez si brillamment élucidée. J'ai pondu des articles pour la PQR, puis j'ai

---

<sup>1</sup> Voir Episode 0, *Sale temps pour les têtards*.

démissionné pour écrire un livre sur cette enquête, « Les Anges de la Mort », ça claque comme titre, non ?

— On dirait un bouquin de Grangé.

— A qui le dites vous, cet enfoiré m'a fait un procès pour plagiat, comme quoi c'était le titre d'une de ses nouvelles écrite en juin 1992, qu'est-ce que ça peut me foutre, j'ai une gueule à lire du Grangé, moi ?

— Vous avez pas une gueule à grand-chose, Paimpol.

— Vous parlez de nous dans votre livre ? s'inquiète Ghislain.

— J'ai un peu changé cette partie de l'histoire, pour que ce soit plus attractif pour le lecteur. J'ai remplacé Garrec par une blonde pulpeuse et vous, Palardoux, par un grand balèze taciturne, comme ça Jean Réno pourra reprendre le rôle si y'a une adaptation au cinéma. Vous savez que c'est prévu, j'en ai écoulé plus de huit cents, je vais peut-être vendre les droits à...

— On s'en carre, Paimpol ! Ca nous dit pas pourquoi vous êtes là !

— Oui, j'y viens. Le livre a tellement cartonné que j'ai reçu le prix Pulitzer franco-comtois des mains du grand Philippe Labro, et là, je me suis dit qu'il était temps que je monte à Paris pour percer dans le journalisme d'investigation. J'ai pris mon courage à deux mains, j'ai fait ma valise, j'ai ouvert le congélateur et j'ai fait la bise à mon père avant de...

— Pourquoi le congélateur ?

— Ben parce que mon père est dedans, il est mort en 83 mais ma mère l'a fait cryogéniser entre les truites et les cuissots de chevreuil, comme ça on pourra le ressusciter quand la médecine aura fait assez de progrès, en plus il sera frais comme un gardon.

— De mieux en mieux, persifle Garrec.

— Après je suis venu en région parisienne, où j'ai trouvé un job dans un magazine people gratuit imprimé sur papier recyclé. C'est pas vraiment ce que j'espérais, alors le week-end je ressorts mon matériel pour écouter les appels de la police. C'est comme ça que j'ai choppé celui de Didier Wampas au commissariat de Meaux, je suis venu ici direct pour voir si c'était le mec du RER le tueur punk fou...

— Vous vous plantez, Paimpol, Froidure n'a refroidi personne !

— Excellent jeu de mot, je peux le reprendre pour mon papier ?

— J'vais vous le faire bouffer, moi, votre papier !

— Dites, lieutenant, ça vous gêne si je vous suis jusqu'au dénouement de l'enquête, je serai aussi discret qu'une puce sur un chihuahua.

— Très bonne métaphore, Paimpol : voilà ce que vous êtes, un parasite ! Froidure, appelez la sécurité : cet homme est un dangereux chercheur atomiste impliqué dans une cellule terroriste dormante, il voulait sûrement faire péter tout le réseau RER avec une charge électromagnétique de dernière génération. Venez, Ghislain, on a du boulot.

Alors que le duo s'éloigne, Amédée Paimpol les supplie :

— Me laissez pas là, j'vais passer tout le week-end en garde-à-vue à cause de vous !

— Ta gueule, Ben Laden ! beugle Froidure en lui filant un coup sur le crâne.

10h17, commissariat de Meaux. Pendant que Bidoux et Putois sont dans les toilettes en train de se partager les deux kilos cinq de beuh récupérés la veille chez un vieux dealer sourdingue, Jean-Gilbert écoute une conversation téléphonique en voyant arriver Géraldine :

— Oui, madame. D'accord, madame. On vous envoie quelqu'un. Sans problème. Au revoir madame, dit-il en raccrochant.

— C'était qui, Jean-Gilbert ?

— Une personne du troisième âge qui a surpris un récidiviste chez elle. Ca fait quatre fois en un mois qu'il s'introduit chez elle pour poser son cul sur sa commode.

— Pardon ?

— Ben il rentre par la fenêtre, il se désape puis il...

— Oui, j'ai compris. Et alors, c'est une commode Louis XV ?

— Non, une commode en bois.

— Il a volé ou détérioré quelque chose ?

— Non plus. Il pose son cul et c'est tout.

— Ce n'est pas de notre ressort, Jean-Gilbert. Dites-lui de passer un coup de chiffon et de fermer ses fenêtres, nous on a une urgence. Appelez Garrec et Palardoux, le guitariste des Wampas a disparu et on a une demande de rançon sur les bras.

14h58, Meaux, place de la Soupière. Son boa autour du cou, Didier Wampas, seul, tient fébrilement un sac de sport bourré de billets. Il est relié par micro à Géraldine et J.R., planqués dans la fausse fourgonnette d'un primeur itinérant à cent mètres de là, alors que Garrec et Palardoux, en civil, font semblant de déambuler en amoureux dans une petite rue parallèle.

— C'est louche cette histoire, Ghislain. Vous avez lu le mot qu'on a trouvé chez le guitariste comme moi : « Didier, je les fait pour nous, viens seul avec ton boa place de la

Soupière avec ~~deux-cens-mille-franc~~ trente mille euros. Denise. » Non seulement le kidnapeur est illettré mais ça pue l'arnaque, non ?

— Et si c'était le guitariste qui s'était enlevé lui-même, pour se faire du fric ? dit Palardoux. Raton Pipouille, c'est bizarre comme nom, même pour un punk né dans le Calvados.

— C'est possible. En tout cas on n'aurait jamais dû foutre de vrais billets dans ce sac, je le sens pas du tout ce coup-là. Et pourquoi fixer la remise de la rançon ici, ça a rapport avec une chanson des Wampas ?

— Possible, y'a un Castorama juste en face, c'est un de leurs titres.

— Et puis pourquoi y'a personne, la place est complètement déserte ?

— Je crois que...

A quinze heures pile, un léger tremblement de terre se fait ressentir : cinquante Blacks maigrichons avec des dossards du Kenya déboulent place de la Soupière en dodelinant de la tête, sous le regard médusé de Didier Wampas.

— C'est quoi ce merdier ? demande Chantal.

— Le marathon de Meaux, chef, mais ça rappelle aussi la chanson « Comme un Kenyan », j'allais justement vous dire que...

— C'est pour faire diversion, on peut plus protéger Wampas ! Géraldine, J.R., intervenez ! crie Garrec dans son micro.

Quand les deux flics sortent de leur camionnette pourrie, une trentaine de blaireaux traînant leur laisse passent devant eux en galopant ; au même instant, une foule de jeunes branleurs lisant le *Télégramme de Brest* s'amasse autour de Didier qui braille dans son micro :

— Putain, c'est un mauvais trip ! Sortez-moi de là ! Au secours !

Garrec et Palardoux essaient de s'approcher tant bien que mal quand, comble de l'horreur, cent vingt décibels de Genesis jaillissent d'une caisse garée devant le Castorama.

— C'est quoi ça encore ?

— Ca a rapport avec une autre chanson des Wampas, chef, pareil que pour les blaireaux et le *Télégramme*, ça commence à devenir inquiétant !

Les jeunes sont dissimulés derrière leur journal, Géraldine et J.R. courent vers Didier, Garrec et Palardoux en font de même. De ce tumulte émerge alors une mélodie plaintive qui glace l'oreille du chanteur des Wampas : « Ne me quitte pas » à la flûte du pan.

— Chef, regardez, c'est ce Péruvien qui joue, comme dans leur chanson ! dit Ghislain en pointant du doigt un petit type en poncho pas du tout basané qui souffle maladroitement dans l'instrument, les yeux fermés, en tenant un clébard en laisse.

— Encore ?! Mais c'est pas possible, ce type a chanté plus de conneries que n'en a jamais pensé Plastic Bertrand ! Et c'est quoi le titre ?

— « Bang ! Bang ! Bang ! ».

— Merde ! Wampas, couchez-vous !

Etouffé par Genesis, l'ordre ne parvient pas à Didier. En face de lui, un *Télégramme de Brest* s'abaisse : il n'a le temps de voir qu'une boule de barbe à papa cachant un visage d'où éclatent trois détonations. Didier Wampas tombe à la renverse, trois balles dans le buffet ; le tueur lâche son flingue enfoui dans la barbe à papa et, en short et dossard, se fond dans le peloton de blanc-becs unisexes du marathon qui passe à présent. Les coups de feu font détalier les lecteurs en déroute ; Garrec essaie de poursuivre le tireur mais il disparaît dans la masse sans qu'elle ait pu voir si c'était un homme ou une femme. Géraldine et J.R. arrivent sur les lieux quand un scooter les double à toute berzingue, conducteur et passager en casques et blousons noirs : le second tend la main et attrape le sac de billets avant que le scooter ne s'échappe par les petites rues désertes de Meaux.

— Fais chier ! hurle Garrec au milieu de la place jonchée de *Télégramme de Brest*.

Palardoux est lui au chevet de Didier Wampas, couché sur la chaussée :

— Rock'n roll forever, murmure le chanteur avant de s'évanouir.

17h52, hôpital Raymond Domenech, devant lequel attendent deux journalistes et trois curieux ayant appris à la radio locale l'hospitalisation d'un chanteur dont ils n'avaient jamais entendu parler. Garrec et Palardoux, dépités, sont dans le couloir pendant que Didier Wampas gît sur son lit comme une vieille huître sans coquille.

— On s'est bien fait posséder, Ghislain. Non seulement on a perdu le fric, on n'a pas eu le tueur, Wampas est à l'hosto et y'a même pas eu d'enlèvement ! On a retrouvé Raton Pipouille ligoté et bâillonné dans sa cave, en slip, attachée à la chaudière, un vrai sauna, il a même perdu trois kilos. Cette histoire de rapt, c'était qu'un leurre : depuis le début, cette Denise voulait juste descendre Didier !

— Et se faire du pognon, rajoute Ghislain. Mais maintenant on sait qu'ils sont plusieurs : au moins un tireur, plus les deux qui étaient sur le scooter, c'est un gang organisé.

— Je comprend de moins en moins où cette affaire va nous mener. On n'a pas la moindre piste pour faire sortir le loup du bois.

— Vous parlez du tueur ?

— Non, du fameux loup-garou mangeur d'hommes du bois de Boulogne, on va faire une battue demain matin.

— C'est vrai ? Je peux venir ?

— Laissez tomber, Ghislain. Et dire que malgré tout ce bordel on n'a aucun indice.

— Et les blaireaux ?

— Volés la veille dans trois animaleries.

— Les types qui lisaient le *Télégramme de Brest* ?

— Une rumeur sur Internet, qui disait que y'aurait un concert sauvage de Calogero place de la Soupière à quinze heures, en arrivant ils ont juste trouvé une pile de journaux gratuits, il les ont lus pour patienter.

— Et Genesis à fond ?

— Le lecteur cd d'une voiture volée, pas d'empreinte sur l'album.

— Et sur le flingue et le bâtonnet de la barbe à papa ?

— Rien non plus, le tueur a dû utiliser la bonne vieille technique du vernis à ongles sur le bout des doigts...

— Le Péruvien qui jouait de la flûte de pan, il a bien dû voir quelque chose quand même ?

— Géraldine s'occupe de lui mais il est aveugle. On est au point mort.

— Merde, c'était un coup vachement bien préparé. Elle est forte, cette Denise.

— Restez là, Ghislain, j'ai besoin d'un remontant, je vais voir si on peut me faire une piqûre de sodium ou me servir une double vodka dans cet hosto moisi.

18h01, commissariat de Meaux. Géraldine interroge leur unique suspect à qui l'on a enlevé son costume de musicien des Andes.

— On reprend depuis le début. Nom, prénom, âge et profession.

— Langouste, Mitard, c'est un prénom slave, cherchez pas, quarante-quatre ans, vendeur de synthétiseurs haut de gamme au « Total Synthé » de la rue Brochette. On a des clients huppés, vous savez, Jean-François Copé vient que chez nous. Avant j'étais accordeur de pianos mais plus personne en a de nos jours, faut s'adapter.

— Vous êtes aveugle de naissance ou après un accident ?

— Mais je suis pas aveugle, moi.

— Quoi ? Et les yeux fermés, la canne blanche et le chien, c'est pour faire hype ?

— Choix idéologique, commissaire. J'ai pas ouvert les yeux depuis quatorze ans.

— Hein ?! Vous êtes dingue ou quoi ?

— Non, j'en avais marre, c'est tout. Ça faisait cinq ans que j'étais dans cette ville merdique où tout est moche, j'avais déjà deux gosses vilains comme des poux et ma femme enlaidissait chaque jour un peu plus. Puis je supportais plus de me voir dans la glace, je m'étiolais à vue d'œil, commissaire. Un soir j'ai regardé une émission de Jacques Pradel où un nain qui faisait du breakdance cherchait sa mère qui l'avait abandonné dans un cirque, pour moi ç'a été la goutte d'eau : j'ai fermé les yeux en jurant de plus jamais les rouvrir.

— Vous m'avez pas dit que vous aviez cinq enfants tout à l'heure ?

— Si, si, depuis j'en ai eu trois autres, je les ai jamais vus d'ailleurs, puis j'ai pas envie de les voir. J'imagine qu'ils sont aussi répugnants que les autres, la génétique ça trompe pas.

— C'aurait pas été plus facile de divorcer et de partir dans une autre ville ?

— Bof, c'est dans les films que ça se passe comme ça, une fois qu'on est dans un trou pareil on s'en sort plus, c'est comme gravir l'Everest en partant d'en dessous du niveau de la mer, et quand on a les yeux fermés en plus c'est pas possible.

— Sûrement. Revenons à l'enquête monsieur Langouste : qu'est-ce que vous faisiez place de la Soupière cette après-midi ?

— Ben je promenais Jojo, mon fox-terrier, il est croisé loutre, vous savez. En fait je me suis fait arnaquer, un type me l'a vendu l'année dernière en me disant que c'était une hyène hirsute, une hyène tu parles, cette pauvre bête est tellement pacifique qu'elle se fait tabasser par un lapin du quartier, faut avouer qu'il est sacrément gros, mais quand même...

— Pourquoi vous jouiez de la flûte de pan tout à l'heure, et très mal d'ailleurs ?

— Quelqu'un est venu me voir et m'a filé un billet de cinquante euros pour que je mette la veste, le chapeau et que je joue « Ne me quitte pas » à quinze heures tapantes. C'était une bonne affaire.

— Cette personne, c'était un homme ou une femme ?

— Dur à dire, c'était une drôle de voix, peut-être un transsexuel ou un castrat. En tout cas il a dit qu'il s'appelait Jean-Luc Le Ténia.

— Ca doit être dans une chanson des Wampas, j'imagine. C'est tout, vous pouvez partir. Mais vous êtes sûr que c'est pas un peu exagéré de ne plus vouloir jamais rien voir ?

— C'est même pas suffisant ! Mes gosses sont trop cons, j'en ai un qui rêve de faire de la télé, il dit qu'il est pote avec le petit-fils d'Arlette Chabot. Cet imbécile est complètement ignare, il est persuadé que Flaubert est un espoir des Girondins de Bordeaux et que la malaria est une danse à la mode ! Je devrais me colmater les oreilles avec du plâtre, comme ça j'entendrais moins de conneries !

18h26, à l'hôpital. Adossée à un mur, Garrec boit un café quand elle voit passer en courant un mec avec une branche. Elle interpelle le premier docteur qu'elle voit :

— Pardon, toubib, mais pourquoi y'a un type qui se balade dans les couloirs en tenant un bâton tordu ?

— Colique phrénétique. Il fait ses besoins partout où y'a une nappe d'eau souterraine.

— Et ça marche ?

— A la campagne peut-être, mais en ville il va aux toilettes, comme tout le monde. Il doit détecter la plomberie.

— C'est bizarre comme maladie.

— Les experts croient que c'est physiologique. Moins je pense que c'est génétique. Et ma femme de ménage dit que c'est pas de pot.

— Et celui qui se tient le bide, là, c'est intestinal ?

— Oh que non. Mégalosplénie. Hypertrophie évolutive de la rate. En gros il a un organe interne en forme d'éponge qui gonfle comme une baudruche à vue de scanner, il se le tient en bandoulière sinon ça lui pèse sur la vessie.

— Fascinant. Et vous comptez l'opérer ?

— Si j'étais chirurgien.

— Vous êtes docteur ?

— Non, malade.

— Pourquoi vous êtes en blouse alors ?

— Prestige de l'uniforme. Je suis là parce que j'ai choppé le typhus en bouffant des blattes pour jouer à Koh-Lanta avec mon fils.

— Sale histoire.

— Surtout pour lui, il en est mort. Et vous ? Me dites pas, pâlotte comme vous êtes, je dirais cancer de la vésicule biliaire.

— J’suis flic, espèce de charlot, dit Garrec, vexée, en laissant voir son flingue. Tire-toi ou j’vais t’envoyer rejoindre ton gniard et ses blattes.

Elle retourne devant la chambre de Wampas où elle retrouve Palardoux, soucieux, qui observe avec insistance un grand type à quelques mètres d’eux.

— Chef, vous avez vu ce mec gaulé comme une armoire en chêne là-bas ?

— On dirait le foutu Alain Bernard. Avec cette grosse tête de cheval peroxydé posée sur le corps d’une lanceuse de poids est-allemande, je crois bien que c’est lui.

— Chouette, j’vais lui demander un autographe pour ma collec !

Palardoux approche du colossal homard mutant tenant une poche en plastique :

— Bonjour Monsieur Bernard, je suis votre plus grand fan, j’ai tous vos albums...

— Vous êtes journaliste sportif ?

— Non.

— Journaliste politique ? People ? Au chômage ? A mi-temps ?

— Non, non, rien de tout ça.

— Ca va alors. Faut que je passe incognito, personne sait que je suis là.

— Vous en faites pas, moi je suis pas journaliste, je suis policier.

Livide, Alain Bernard jète sa poche si loin et si fort qu’elle s’encastre dans le mur du fond du couloir à quinze mètres de là.

— J’ai pas de produits dopants sur moi, monsieur l’agent, rien du tout, je suis propre, je suis propre j’vous dis, laissez-moi ! hurle le nageur en pleine crise de démence.

— Et mon autographe ? demande Ghislain alors que le bougre s’échappe en passant à travers un mur qu’il démoli au passage.

La gueule toujours aussi bouffie sous ses énormes lunettes noires, le producteur Ernesto Cigarillo, l’air réjoui, entre dans l’hôpital et retrouve Garrec :

— Alors, elle a remercié son boucher la rock star ?

— Quoi ?

— Wampas, il a claqué ou c’est en cours ?

— Il est pas au top actuellement, on dirait que ça vous réjouit plus qu’autre chose.

— Et comment ! J’ai lancé la production du best of, je suis en train de négocier pour une émission spéciale en prime time sur W9, j’vais lancer leur dernier clip posthume sur Youtube et j’ai déjà une interview prévue pour Télé Deux Semaines ! Le phénomène Wampas

est en marche, ça va booster les ventes comme jamais : quinze ans que je produis ce toc, maintenant qu'il est entre quatre planches je vais peut-être enfin engranger des bénéfices !

— Contente que ça vous fasse plaisir. (Garrec tend l'oreille.) C'est quoi ce bruit ?

Le lieutenant ouvre la porte du placard adjacent : à l'intérieur se trouve Paimpol, affublé d'une fausse moustache, en blouse blanche au milieu des serpillières.

— Hum, je suis le docteur, euh, Trafalgar, le docteur Trafalgar, voilà, vous me surprenez en fâcheuse posture avec une infirmière...

— Lâchez ce balai-brosse et arrêtez votre baratin, Paimpol ! Les flics vous ont laissé repartir ?

— Oui, dit-il en sortant du placard à balais, je leur ai filé en échange des photos de Loana que j'ai prises la semaine dernière à une soirée mousse, de toute façon le journal les a refusées, même pour eux c'était trop trash.

— Comment vous avez fait pour entrer ?

— J'avais aussi fait des photos d'Eve Angéli à la même soirée, je les ai données aux deux types de la sécurité. Bon, dit-il en attrapant son appareil photo, je peux voir Wampas sur son lit de mort maintenant ?

— Certainement pas.

— S'il vous plaît, laissez-le faire, intervient Cigarillo, je me porte garant, ça nous fera une super pub. Shootez le cadavre avec le boa autour du cou pour la rock'n roll attitude.

— Bougez pas tous les deux, personne rentrera dans cette chambre !

— Regardez, chef, s'immisce Ghislain, Monsieur Wampas a de la visite.

— Froidure ? s'étonne Garrec en voyant le contrôleur un bouquet de pivoines à la main.

— J'ai eu comme des remords depuis votre visite, lieutenant. J'ai apporté des fleurs pour ce pauvre Didier, j'aimerais qu'on enterre la hache de guerre.

— Pour le moment c'est lui qu'on risque d'enterrer. Allez, finies les visites, tout le monde dehors, on dégage, du vent. Pas vous, Ghislain, vous pouvez revenir ! Et vous en faites pas pour Wampas, bande de chacals, d'ici trois jours il sera sur pieds !

Mardi 1<sup>er</sup> octobre, 16h29, cimetière de Meaux. Garrec, Géraldine, Palardoux, Marmelade, Froidure, Cigarillo, le guitariste Raton Pipouille, les autres membres du groupe, des anonymes et les quelques personnes de sa famille auxquelles il ne devait pas d'argent sont

présents pour l'enterrement de Didier Wampas. La cérémonie est menée par un curé en blouson noir avec la barbe et les cheveux longs, le père Rillette Tricard.

— Ben dis donc, c'est triste quand même, dit Palardoux. Ca va, Marmelade ?

— Oui, répond-elle entre deux sanglots, c'est juste qu'il pourra pas venir à notre mariage, tout est fichu...

— C'était un pourri mais finir comme ça c'est moche, déclare sobrement Froidure.

— Je l'aimais bien même s'il me devait du fric, enchaîne Pipouille.

— C'était un bon gars, confirme Cigarillo. Un peu con mais pas méchant.

— Il aurait plus manqué qu'il morde, rajoute Garrec. En tout cas ça va faire une belle oraison funèbre, tout le monde a un petit truc sympa à dire sur lui visiblement...

— Chef, vous pensez qu'elle va venir, Denise ?

— Ca se peut, Ghislain. Gardez les yeux ouverts, on sait jamais, rétorque Garrec en scrutant la petite assemblée en noir.

Le curé s'avance et prend la parole :

— Mes enfants, bonjour, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer notre ami, notre frère, Didier, que nous chérissions tant, bla bla bla bla bla, vous connaissez le topo, c'est toujours pareil aux enterrements. Et maintenant, pour toi Didier mon poto, place au rock ! (Le père Tricard sort une guitare électrique de sa soutane et envoie un énorme riff, le son sortant des enceintes posées sur les pierres tombales de part et d'autre du cercueil de Didier manquant de réveiller les morts.) Tous en chœur, mes enfants : Didier Wampas est le roi ! Didier Wampas est le roi ! Didier Wampas est le roi !

— Non, il n'a pas peur des skinheads grecs ! se met à hurler Didier, boa vert autour du cou, chemise léopard ouverte et chapeau à paillettes, en sortant de son cercueil.

— Didier ?! éructe un type strict à lunettes qui manque de s'étouffer en le voyant.

— Sacapatoun ?! Qu'est-ce tu fous là ? lui répond le chanteur pas tout à fait mort.

— « Denise », vous êtes fait ! crie Garrec en le pointant du doigt.

Se sentant pris au piège, Sacapatoun s'enfuit à toute allure alors que Didier Wampas reprend de plus belle son célèbre refrain.

— Vous avez vu, chef, Didier est pas mort en fait !

— Oui, j'étais au courant, Ghislain ! Rattrapez cette baltringue qui se carapate, c'est lui le tueur !

— Hein ?! Ok, chef !

— Fais attention, Ghislain ! Cours pas si vite, tu vas te blesser !

N'écoutant que son courage, Palardoux se jète à la poursuite du suspect sous les mises en garde réitérées de sa fiancée, Sacapatoun zigzaguant entre les stèles tel un croque-mort ivre. Dans sa course effrénée, il manque de tomber dans une fosse fraîchement creusée, tout comme Ghislain qui échappe de peu à la chute : alors que la sortie est en vue, Sacapatoun se prend sans crier gare un grand coup de pelle en pleine tronche — de la part de Garrec qui avait fait le tour pour le prendre à revers. Ghislain a tout juste le temps de se baisser que l'infâme serial killer bascule sur lui et s'écrase au fond du trou.

— Ca va, Ghislain ? demande Garrec en l'aidant à se relever.

— Oui, mais j'ai pas tout compris. Vous saviez que Didier était vivant ?

— Eh oui, ça faisait partie de mon plan diabolique pour forcer le tueur à montrer sa bobine. Je sais, c'est un peu extrême, mais on n'avait pas l'ombre d'une piste. Je vous ai rien dit pour pas éventer le secret, vous comprenez.

— Je suis bien content que Didier soit en vie, c'est vraiment une horreur quand le père de Marmelade chante du Tino Rossi. Et c'est qui lui ? dit-il en désignant le type groggy allongé dans la fosse.

— Aucune idée. Wampas le connaît apparemment, on va tirer ça au clair une fois au commissariat.

Au moment où le père Tricard et Didier arrêtent de chanter pour fêter sa résurrection (sans cryogénie), on entend nettement des pleurnichements soutenus.

— Chef, y'a quelqu'un qui est en train de chialer là-bas ou je rêve ?

— Cherchez pas, Ghislain, c'est Cigarillo qui pleure la mort de son besf of posthume.

20h30, bar-restaurant « Chez Bébert », anciennement « Chez Dédé ». Pour fêter le succès de l'enquête, Ghislain, Marmelade, Géraldine et Chantal dînent dans le resto repris par l'ex-commissaire Hubert Royco.

— Allez, tournée d'omelettes à la courge pour tout le monde, c'est moi qui invite, ça fait plaisir de vous voir tous réunis.

— Chef, enfin j'veux dire Hubert, j'pensais à un truc pour la déco : ça serait peut être bien de mettre la tête de sanglier au mur, au-dessus du bar.

— Vous savez, Palourde, au niveau de la déco, j'ai pas trop mon mot à dire, c'est le domaine de ma femme : on est comme qui dirait des associés, chacun a son domaine, moi la cuisine et l'accueil des clients, elle la déco et la compta. Bon, il arrive votre chanteur ?

— Il avait un concert à Brie-comte-Robert, répond Ghislain, il devrait plus tarder. Chantal, j'aurais voulu savoir quelque chose.

— Demandez.

— J'veus ai trouvée dur avec Didier durant l'enquête, vous avez un truc contre lui ?

— Mais non, c'est juste que les Wampas ça me rappelle une période sombre de ma vie : c'est au fameux concert de la fête de l'Huma de 83 que mon copain de l'époque m'a largué et que j'ai décidé de partir en Italie. Si j'étais pas allée là-bas, j'aurais pas rencontré ce salaud de Rital et j'aurais pu continuer mes études : j'avais le projet d'étudier une race d'oiseau en voie d'extinction au sud de la Nouvelle Calédonie, maintenant elle n'existe plus.

La porte s'ouvre alors sur le chanteur tant attendu, qui lance un tonitruant :

— Didier Wampas

Tous les convives atablés se lèvent de leur chaise et reprennent à l'unisson :

— est le roi !

— Salut les amis, alors ça va les futurs mariés, ça avance les préparatifs ? Prévoyez un morceau de la pièce-montée pour moi.

— C'est vrai vous allez pouvoir venir ? s'enthousiasme Marmelade.

— Oui, je serai tout seul, mes musicos ont des trucs à faire ce jour-là mais à moi tout seul j'assure le spectacle, non ?

— Oh, oui, sans problème.

— Je tiens à m'excuser particulièrement auprès de vous Marmelade, je vous entendais pleurer quand j'étais dans mon cercueil et ça m'a fait mal au cœur.

— Non, c'est pas grave, monsieur Didier, je comprends, c'était pour l'enquête et on a été tellement content quand on a vu que vous étiez vivant, pas vrai Ghislain ?

— J'ai cru que j'allais m'évanouir en vous voyant sortir de votre trou mais après on était content, c'est sûr. Bon, je vous en ai un peu voulu, Chantal de pas m'avoir prévenu que ce n'était qu'une mise en scène, mais...

— On n'était que trois dans le coup : Didier, moi et madame la commissaire, il fallait que le coupable vous croie mort, Didier, sans quoi il se serait jamais montré. Dire que jusqu'à la fin, j'étais persuadée que c'était une femme, il avait dû maquiller sa voix quand il a appelé. En tout cas, heureusement que Ghislain est fan des Wampas, c'est lui qui a reconnu toutes les allusions aux textes de vos chansons.

— Vous avez tous fait un boulot formidable : sans vous, ce malade m'aurait buté, c'est sûr. Et quelle bonne idée de me mettre un gilet pare-balles pour la remise de rançon, tout le

monde pensait que je m'étais pris trois balles dans le bide, après c'était facile de me faire passer pour mort. Et au fait, vous savez qui a pris le fric de la rançon finalement ? s'inquiète Didier.

— Malheureusement non, Sacapatoun continue à nier mais il est possible qu'il ait un complice, on cherche toujours.

— C'est con, ça faisait un petit paquet quand même et puis c'est l'argent du contribuable.

— Sacapatoun était vraiment un de vos amis ? demande Géraldine.

— Oui, un super poto même, mais c'était y a longtemps. Si j'ai bien compris, il a voulu me faire peur avec ses menaces pour que je quitte le groupe et qu'il me remplace, comme à nos débuts où on chantait ensemble, puis comme il a vu que j'avais peur de rien, il a voulu me liquider. Il dit que je lui ai tout pris, que c'est lui qui a inventé le rock'n roll.

— Et vous avez pas peur qu'il vous attaque en justice pour récupérer une partie des droits d'auteurs ?

— Vous inquiétez pas pour ça, Marmelade. Mon beauf est avocat et en plus le seul truc que j'ai dû piquer à ce type c'est « ouah ouh ! ».

— Quand je pense que ce minable a quand même tué sept personnes, reprend Garrec, tout ça parce qu'il a préféré être assureur à Sochaux que rester dans son groupe de rock de lycée ! A quoi ça tient la vie ?

— Ouais, c'est dommage, « Les chiens écrasés » ça marchait fort à l'époque au bahut.

— Vous saviez que Chantal était chanteuse dans un groupe de Punk monsieur Wampas? se hasarde Géraldine.

— Ca m'étonne pas : j'ai tout de suite vu que vous étiez une sacrée bonne femme, lieutenant, avec du caractère et tout, j'vous imagine très bien en punkette, j'aimerais bien voir des photos si vous en avez.

A ces mots, Chantal rougit et tourne légèrement la tête :

— J'les ai pas sur moi, mais je vous les montrerais un jour si ça vous amuse : c'était à un tremplin rock où on était arrivé deuxième, à l'époque j'étais blonde peroxydée et je mettais des épingles à nourrice sur mon perfecto.

— Wah ! dit Ghislain, éberlué par ces révélations.

— J'ai changé de look en rentrant à l'école de police mais j'ai continué à chanter dans mon groupe jusqu'en 86. En 85, j'ai même failli faire un album : un producteur voyait en moi la future Blondie française, ça s'est pas fait parce que je l'ai serré pour trafic de cocaïne.

— Vous vous appeliez comment ?

— Les « Tout Pourris ».

— Pas mal comme nom. Allez, ce soir on oublie tout et on s’amuse, j’ai commencé à écrire une chanson sur vous, je vous la chanterai au dessert, j’ai ma gratte dans la camionnette.

21h, dans les vestiaires du commissariat de Meaux presque désert, Bidoux et Putois font des messes basses autour d’un sac de sport plein de fric :

— Sylvain, pas d’entourloupe : on avait dit moitié/moitié.

— Attends, Bidoux : qui a eu l’idée ?

— Toi.

— Qui conduisait le scooter ?

— Toi.

— On est d’accord. Dernière question : qui risque le plus si on se fait prendre ?

— Toi, je suppose.

— Donc je crois que je mérite bien soixante pour-cent du magot, pas toi ?

— C’est quand même moi qui ai réussi à faire dire à Jean-Gilbert un maximum de détails sur la remise de la rançon.

— C’est pas un argument, il est tellement con que t’as pas eu beaucoup de mal à le faire parler. Je reconnais que c’était une bonne idée de lui refiler la « Barbie en cloque » de ta fille, d’ailleurs on devrait peut-être se procurer tout un stock de poupées au cas où on aurait besoin de son aide à nouveau.

Les deux affidés se répartissent les liasses, Hervé recompte sa part d’un air renfrogné.

— Fais pas la gueule, Bidoux : tu sais tout ce que tu vas pouvoir faire avec ce blé ?

— Je vais retaper ma palombière, m’acheter une canne à pêche de pro avec un moulinet en aluminium et ouvrir un livret A pour mon gosse, enfin le gosse de ma femme, c’est pas ma femme en fait, on n’est pas mariés mais je vis chez elle, c’est compliqué...

— T’as des ambitions de gagne-petit, Bidoux ! Moi je vois plus grand, beaucoup plus grand : je vais réinvestir ce pognon dans un coup qui va nous rapporter bien plus.

— Dis-moi : tu veux faire quoi ?

— J’t’en parlerais en temps et en heure mais il nous faut un troisième : tu crois que Mahmoud voudrait en être ?

— Je sais pas, faut voir : il dit à tout le monde qu'il veut rentrer dans la police mais à moi il a confié qu'il avait d'autres projets.

— Ah ouais, quel genre ?

— Il veut monter son entreprise mais il a pas de capital et les banques se bousculent pas au portillon pour prêter du fric à un maghrébin R.M. Iste de banlieue qui a fait de la taule.

— Et c'est quoi son projet ?

— Vendre des arbres désodorisants pour voiture en forme de main de Fatma, y a un marché immense, il se voit déjà exporter vers tout le Maghreb et dans les pays du Golfe.

22h 45, Royco se mêlent aux convives pour grignoter un bout.

— Alors, elle était pas bonne mon omelette à la courge ? Je compte sur vous pour me ramener de la clientèle du commissariat, depuis que Dédé a fermé, ils sont tous partis chez l'Italien, il faut qu'ils reviennent ici : je fais trente pour-cent sur présentation de la carte de police et dix de plus sur les sandwiches « spécial garde-à-vue ». A partir du mois prochain y aura soirée karaoké tous les vendredis et je suis en négociation avec Claude pour un spectacle travesti une fois par mois le samedi.

23h22, Didier attrape sa guitare et monte sur la table :

— Je vous fais le refrain, ça donne un truc comme ça : « Putain, c'est super le commissariat, plus jamais je mangerai de nuggets de poulet, non, non, plus jamais, j'ai encore rêvé de Jean-François Copé, en short au commissariat, oh non plus jamais ça, ouh ouh ouah ».

1h32, Ghislain, bourré comme les autres, attrape Royco par la manche :

— Allez, Hubert, maintenant on veut l'imitation de Julio Iglesias, s'il vous plaît.

— Oh oui, Hu-bert, Hu-bert, Hu-bert, réclame tout le monde.

— Bon, d'accord, fait Royco en prenant une courge comme faux micro. Hum, hum.

Vous les femmes...